



Logement social / familial

1,07 x 1,07 - 1982

PEUT-ON SUPPRIMER NOS RÊVES ?

J'avais 4 ans, à cet âge les mots sont chers... mes premiers étaient Français. Mes parents, eux, n'ont jamais appris le Français.

Ces mots dits dans une langue inconnue de ma famille, proféraient à la petite fille que j'étais, un statut nouveau et très particulier. Il faut dire que cet apprentissage se passait dans un Hôpital, l'Hôpital Ernest Conseil de Tunis, à l'époque «Français» ! J'y étais, à la suite d'une longue maladie, immobilisée par un plâtre sur tout le corps.

La gentillesse et la bienveillance de l'équipe médicale me donnaient de l'assurance, la langue Française devenant de plus en plus familière, l'attrait que j'avais pour elle garantissant mon avenir. Mes parents venaient me voir régulièrement à l'hôpital. Ils m'entouraient de leur amour sans limite et m'offraient tout ce qu'ils possédaient pour me guérir et me sortir de cette longue et pénible maladie, dont ils ne connaissaient pas grand chose, car ils étaient jeunes, pas préparés et sans moyens aucun pour appréhender une situation difficile.

La distance, avec mes parents, devenait de plus en plus grande. Ils me parlaient en Arabe, je répondais dans un Français entrecoupé de quelques mots d'Arabe que je retenais pour leur faire plaisir. Notre séparation m'orientait dans une voie inconnue de tous.

A l'âge de 9 ans, je sortis de l'hôpital. Le monde extérieur était à la fois merveilleux et bizarre. Il y avait un train, des voitures, des gens qui parlaient sans que je comprenne ce qu'ils disaient.

Mon père m'apprenait tous les mots que je ne connaissais pas, je n'arrivais pas à les prononcer comme il le fallait et je faisais rire tout le monde. Cela m'agaçait, m'exaspérait. La communication était parfois impossible et l'hôpital restait cher à mon cœur.

Un jour, mes parents décidèrent d'aller vivre à Zarzis, petite oasis du Sud Tunisien, dont mon père était originaire. Il m'inscrivit à l'école d'Elhchem, petit village de la campagne zarzissienne. Dans cette école, il y avait 2 ou 3 classes. On y apprenait le Français comme langue maternelle !

Le premier jour de la rentrée, le maître, un Tunisien de Zarzis, qui avait eu la chance de faire des études, nous chanta «Frères Jacques» pour nous l'enseigner. Quel ne fût pas son étonnement, sa surprise de constater que je connaissais très bien la chanson et que je la prononçais dans un Français «admirable».

Il me promena de classe en classe pour me faire chanter et me faire admirer par tous les petits camarades, les autres instituteurs et le directeur. Quelle fierté ! Quelle gloire pour la petite fille que j'étais ! Enfin j'avais trouvé

en ce maître une âme reconnaissante de ce savoir dédaigné par mes propres parents.

Des années plus tard, lors d'événements historiques en Tunisie, j'appris par mon père, que le maître fut tué avec sa femme et ses deux enfants, par des soldats Français dans la région de Remada (village du Sud Tunisien à l'orée du Sahara). UN CRIME HORRIBLE. Les soldats avaient tué le père et la mère et les laissèrent baigner dans leur sang, enfermant les enfants dans la maison. Le lendemain ils revinrent pour exécuter les deux gamins. Quelle ne fut pas ma honte, alors, d'avoir appris le Français. La trahison s'inscrivit dans mon corps, dans mon être ; et la Culture Coloniale poursuivant son œuvre, elle continua à s'incruster en moi tout doucement, insidieusement. On m'enseignait. J'apprenais. Puis je me mis à croire que cette culture Française était «au dessus de tout soupçon», qu'elle me voulait du bien, qu'elle me sortait du sous-développement. Le déracinement s'implantait en moi, comme un fait inéluctable. Le fossé s'élargissait avec mon milieu originel. La rupture devenait évidente.

Je suis en France depuis 12 ans. Après avoir terminé des études de sociologie, je me suis mise à travailler dans l'immigration. Une immigrée chez les immigrés, quoi de plus logique ! N'est-ce pas cela qu'on attendait de moi depuis les premiers mots qu'on m'avait glissés à l'oreille ?

Animatrice immigrée, dans un centre socio-culturel de quartier, je travaille avec des êtres qui, comme moi, vivent la transplantation, le déracinement et le déchirement dans ce milieu anormal, inhabituel, des hommes seuls entre eux, sans la communauté des femmes et des enfants. Mais même lorsque toute la famille est là, elle ne se reconnaît pas, parce qu'il ne s'agit plus de la même famille. Quand elle arrive en France, celle-ci est déjà perturbée dans sa constitution première, elle n'est plus riche de toutes ses liaisons, tous ceux qui font partie de cette famille large qu'est la famille Maghrébine. Avec le départ, se crée la cassure, la déchirure qui nous transforment.

Prenant conscience, grâce à l'immigration, grâce à ces êtres qui m'entourent et environnent ma vie quotidienne, mon projet devint alors celui de la quête de l'EXISTENCE. Il part de ma quête personnelle pour arriver à comprendre celle de tous les hommes en recherche ou en devenir, dans ce monde urbain, où la vie n'est plus que NORME et INSTITUTION. D'ailleurs, très souvent, elle n'est plus qu'un nom et/ou un numéro d'immatriculation sur un papier justificatif de nos passages : passages multiples et non reconnus. Dans ce travail quotidien d'animatrice, je suis confrontée à ces angoisses de l'immigré devant le moindre papier.

Pourtant comment expliquer cet acharnement que j'ai à travailler dans ce milieu Maghrébin, alors que devenant sociologue, j'étais destinée à devenir «Femme cadre dynamique» dans mon pays et que tout cet apprentissage avait pour but implicite de m'éloigner de mon milieu d'origine, de me «normaliser» de me rendre maléable pour «servir» ceux qui m'ont appris ?

Cet acharnement était, pour moi, comme individu, un mode de résistance contre «l'envahissement de l'idéologie d'assimilation» et pour me permettre de réintégrer mon milieu naturel. Travailler dans l'immigration c'est en

quelque sorte «réparer le mal», «guérir la maladie» qui est entrée en moi depuis le jour où j'ai commencé à balbutier les mots de ceux qui nous ont blessés. LA CICATRICE VIENDRA-T-ELLE UN JOUR ? Réparer le mal de l'analphabétisme de mes parents, réparer le mal de la coupure et du fossé qui s'est creusé entre mon milieu et moi-même dès le moment où je me suis assignée la tâche de me «sortir de là»...d'où je viens... j'ai inscrit en moi cette trahison et le malaise s'est agrandi au fil du temps et des années.

Aujourd'hui, je fais tout ce que je peux pour revenir aux sources, réintégrer le milieu, rapporter le savoir à la communauté, c'est une façon que j'ai choisi de réparer ce mal. Je suis comme ceux qui ont suivi un rite initiatique et qui deviennent de ce fait, chargés de la mission de le retransmettre pour boucler le cercle de la vie, ici, celui de la communication du savoir.

Aujourd'hui, mon histoire s'inscrit dans un combat sans limites, celui des retrouvailles avec mes origines, ma culture, mon appartenance à une identité faite de douleur et de plaisir qui se rencontrent, même si le conflit se poursuit, il est exprimé, vécu, ce qui le rend dynamique. Ce combat est celui de la liberté continuellement remise en question et à la fois reconquise. La mienne, celle des femmes (qui sont passées du stade où elles rasaient les murs à celui où elles n'ont plus peur de se montrer, on peut retrouver leurs photos dans les journaux), avec lesquelles je redécouvre la complicité, la solidarité et l'espoir d'une autre existence dans le partage de nos multiples cultures. Celle des enfants, avec lesquels je redécouvre le plaisir des jeux inconnus, de la langue maternelle longtemps écartée de nos histoires personnelles, encore bafouée par ceux qui pensent que, vivant en France, nous devons nous soumettre à l'apprentissage mal veillant de l'idéologie dominante, parce que le retour au pays devra sortir de nos rêves et qu'ainsi la succession dans le travail sera assurée. Celle de ces milliers d'hommes au travail, qui constatent la perte de leur force, le goût amer de l'argent gagné en France et qui, malgré tout, continuent à penser que sans elle, il n'y aurait pas de salut.

C'est à partir de cette quête, presque éperdue, que s'articulent de multiples situations : crises, ruptures, dépassements, qui peuvent aboutir, soit à notre intégration, soit à l'émergence de nos créations, à travers lesquelles nous existerons et nous redeviendrons des êtres à part entière, dans la ville et dans ce pays.

De là est née «PARFUM DE LA TERRE», association de femmes immigrées et Françaises, qui s'est donnée pour objectif de mettre en place un espace de création interculturelle autour d'un hammam et d'ateliers de production artistique et artisanale.

Cherifa ben ACHOUR